

Phèdre

1- Je t'ai fait appeler. Je ne sais pas par où commencer.

J'attends. J'attends que la nuit tombe, que les ombres grandissent dans le jardin, qu'elles entrent dans la maison, ombres des arbres et des statues, qu'elles me couvrent le visage, les mains, qu'elles me couvrent mes paroles, encore informulées et qui hésitent; — ces paroles que j'ignore, que je redoute.

2- Je t'ai fait appeler tel que tu es, non préparé toi aussi, avant que tu n'aies pu reprendre ton souffle et te rendre aux bains avec toute la poussière collée à ton beau visage et tous ces chardons de la forêt dans tes cheveux.

3- Les jours ont rallongé, les grandes chaleurs sont en avance; on le sent aux étoffes, au bois des meubles, à notre peau comme un sursis malheureux.

4- Le battement du métier à tisser sonne étrangement, la pièce ne peut le contenir, il s'échappe dans la rue — tout se tourne vers l'extérieur, se répand; même moi, j'ai beau rester dans la maison et garder les yeux fermés pour mieux me concentrer, je le sens bien : je ne me suffis pas; je vois à travers mes paupières comme si elles étaient en verre,

(chuchoté): je te vois, toi, très nettement, dans la forêt,
je vois l'inclinaison de ta nuque quand tu bois l'eau à la fontaine;
JJJJ T VVVV T, TRRRR NNNN T MMMM, D LLLL FFFF RRRRR,
JJJJ VVVV LLLL CLLL NNNN ZZZZ D T NNNN K, K T B LLLL e LLLL FFFF T.

je veux dire que l'extérieur nous pénètre — on se remplit soudain jusqu'à étouffer; on prend conscience du vide précédent; et ce vide n'est plus tolérable.

5- Tu disais la Sainteté du dénuement, la Sainteté du refus; des paroles vraiment insensées — tu disais : la victoire de la volonté — une victoire cruelle, inexcusable.

6- La sainteté précédant la faute, je n'y crois pas; je l'appelle impuissance, je l'appelle lâcheté: — les offrandes aux dieux, des prétextes pour éviter l'épreuve; les dieux sont invisibles; ils n'offrent aucune justification — c'est probablement ce que nous cherchons bien plus que la sainteté pour elle-même; — simplement une ombre où nous cacher.

Je le sais fort bien : tu es seul à t'aimer quand tu te retrouves seul face au miroir; je les ai vues, senties, les traces sur tes draps — à de tels moments, les dieux, on les oublie (hein, non?)

7- Au fait, comment la chasse a-t-elle marché aujourd'hui? Jamais je n'ai pu savoir ce que tu chasses. Jamais tu ne m'as ramené, comme font les autres, tes splendides trophées — des oiseaux rares au plumage ravissant, au bec d'or, des bois de cerf à fixer au mur comme on en trouve dans tant de demeures.

Tout le monde loue ton adresse au tir. Je n'en ai rien vu.

8- J'ai songé parfois à revêtir les habits d'un esclave ou d'un écuyer pour t'accompagner à la chasse, te connaître sur ton territoire — ta façon de courir, de tirer, de tuer —, suivre tes beaux gestes libres, tendus vers un but concret, avec cette précision et cette agilité qu'apportent l'exercice et l'expérience.

9- Je t'imagine alors comme un danseur qui bondit et s'immobilise un instant dans son vol, retardant sa chute, ignorant la loi de la pesanteur.

Chuchoté: D'un danseur, oui, qui d'une main soulève très haut une danseuse aérienne; HHHH HHHH, on retient son souffle comme s'il allait donner des ailes à sa partenaire, HHHH HHHHH HHHH, la faire s'envoler auprès d'un nuage tout blanc, sans retour...

SONG 0: How how
Vas, vas e ta
Vas e ta adasta

10- How how
Je ne te le cacherai pas :
how how
bien des fois j'ai rêvé de me dissimuler dans un fourré, au cœur de la forêt,
how how
d'en remuer les branches comme une bête, de te servir de cible et de rare gibier.

11- Que chasses-tu vraiment?

J'aimerais bien avoir une plume bleu sombre pour mon chapeau; — peut-être pourrais-tu me faire un tel cadeau? Bleu sombre, oui, comme mes yeux, comme les tiens du reste. C'est ton père le premier qui en avait fait la remarque. J'avais été flattée.

Toi aussi peut-être. Tu avais rougi —

12- Oui, une plume bleu sombre que j'écouterais battre au-dessus de mon front dans un chuchotement secret, qui me transmettrait les messages de la forêt, des fontaines, des racines, des oiseaux. Des rêves, des rêves à n'en plus finir.

Chuchoté: chaque plume cache un trou sanglant;
chaque plume creuse un trou sanglant dans la chair?
J'imagine les plumes comme une efflorescence du corps,
c'est seulement quand on y réfléchit
que s'ouvre cette blessure rouge qui ne se referme plus.

Voilà pourquoi je te demande une plume bleue; ne va pas t'imaginer qu'elle soit pour mon dos, c'est pour mon chapeau, tout au plus.

13- Les plus belles choses sont celles que nous disons habituellement pour éviter une vérité; sans doute est-ce cette vérité omise qui confère toute leur beauté, leur flou à ces paroles banales et étrangères.

Le flou atteste toujours quelque chose de profond et de défini — probablement tragique, bestial même, un désir sacrifié, un désir monstrueux, comme une Hydre de Lerne qui s'amuse à cacher ses têtes toujours renaissantes, à disposer sur un plateau ses têtes tranchées, se moquant ainsi de notre unique tête — lui, qui en a tant.

« La seule consolation est de songer jour et nuit à notre mort. »

Mais cette mort, pour quand? Sa certitude apaisante appartient à notre avenir, tandis que l'instant le plus infime du présent, en la moindre de ses exigences, est plus absolu que la mort.

14- Nous n'aurions jamais dû venir à Trézène. Ici, tout t'appartient. Des yeux m'épiaient dans l'obscurité de peur que je ne subtilise une parcelle de ta chasteté. A Athènes, c'était différent — là, j'étais dans mon espace. Tu étais maladroit alors, terriblement timide et très gentil en même temps. Jamais tu n'aurais ouvert seul le frigo pour y prendre deux cerises, une pêche, un bout de chocolat. Même ta prononciation se contractait; tu avalais des tas de voyelles comme si tu ne cherchais à dire que la moitié des mots, à en finir au plus vite et à te taire, comme si tu guettais la réponse d'ailleurs que de l'endroit où tu regardais. J'adorais chez toi cette ignorance et cette attente. J'imaginai que cette dernière me concernait — et c'était peut-être vrai. Un soir où je t'avais accueilli dans l'escalier, avant qu'on ait allumé les lampes, tes mains tremblaient et tu penchas un instant ta tête sur mon épaule.

15- Ici, tu es le maître, avec tes esclaves, tes chiens, tes chevaux, les statues de tes dieux. Tes aises m'oppressent. C'est à mon tour de n'oser ouvrir le frigo. Cette maison est remplie de ton ombre.

La maison est un corps, — je le touche, il me touche,
se colle à moi, la nuit surtout.

16- Je ne sais plus où me cacher. Si je fais un pas, les draps s'agrippent à mes jambes comme après l'amour; si je mets un verre, une assiette sur la table, voici que s'accroche à mes doigts cette chaîne familière avec ta petite croix, celle qui pendait sur ta poitrine, tout embuée de ta chair. Oui, c'est bien moi qui te l'ai dérobée.

17- Je me rappelle ta surprise infantine quand tu la perdis, ta culpabilité, ta colère — comme tes yeux étincelaient, comme le sang colorait tes joues. Je te regardais chercher à genoux sous les tables, sous les lits, livré, juste à mes pieds, et je pouvais suivre les lignes de ton corps. Je m'agenouillais à mon tour à tes côtés, et tous les deux à quatre pattes nous rampions comme des nourrissons maladroits...

La maison est un corps,
et c'est ton corps en même temps que le mien.

Parfois, affalé, le nez dans la poussière, tu cherchais sous les armoires, profond, inquiet, comme si tu faisais l'amour. Moi, j'étais le plancher où tu te jetais, je te sentais en moi tout en restant debout à observer chacun de tes mouvements, les enregistrant dans mon toucher, dans mon goût.

Song 1: La maison est un corps

A E On E Un O, E E OU, I E Ou, E O A Wa, A Wi U Ou, A Wi U Ou
S J F P, L Dr S Gr P, Ka M Pr L M R, Ka M Pr L M R, Ka M Pr L M R,
v s k s kr ch ma d, v k t p t t kr S l k p d sr t p tr t t b d d t ch, CH P.
A E On E UN O. Ta ka ta tè lè dè K t r p t. Ta ka ta tè lè dè K t r p t. ASSSA.
T L M, V K T Z S Kl, L St T D T D.
Tèzeskiavi, tèzeskiavi
Tèzeklèvèzè S l k p d sr t p tr
Vèktèzèsklèvè S l k p d sr t p tr t t b d d t ch

Tèchèzètèchèvè, tcholoka, lèstèdètèdè
T K I P B L T, T K I, T K I, T K I P B L T, T K I, T K I,
ta kal pa ba la ta, ta kal ta kal, ta kal pa ba la ta, ta kal ta kal,
S l k p d sr t p tr t t b d d t ch, CH P.
Kol po bo lo to to kol to kol to Kol po bo lo to to kol to kol to
To kol po bo lo to, to co lor, komo to yo to so lo, ko mo lo so ko lo ro to jo
Roc un zeon tèmmal
chout elej, chout emli?

18- On ne retrouva pas la chaîne, et pour cause — celle que je pose sur mon lit, la nuit, quand Thésée est absent, celle que je serre sur ma poitrine.
Ne vois-tu pas son empreinte marquée maille à maille dans ma chair? —

19- Oui, cette chaîne volée s'accroche à mes doigts quand je mets les assiettes sur la table; elle fait tinter les couteaux, les fourchettes de petits sons perfides; parfois elle plonge dans un verre: j'ôte ma main; des gouttes rouges tachent la nappe; je pose des tranches de pain pour les dissimuler et voici que d'autres taches ressortent dessus. Je ne sais plus où regarder. Les visages, les mains, les cheveux, le miroir, les murs sont maculés de sang.
Heureusement, le sang est invisible; ça me rassure; personne ne le remarque, pas plus qu'ils ne remarquent la chaîne; ils continuent de manger (avec peut-être, Dieu sait pourquoi, une voracité accrue). Quant à ces gouttes rouges — aucun effet, elles ne tachent pas ma peau; car tout mon corps est rouge, au-dedans comme au-dehors, rouge d'un sang invisible.

20- Oh, bien sûr, chacun voit avec ses propres yeux; il en va de même pour moi. Mais le pire de tout : la plus profonde compréhension de notre diversité ne facilite pas les choses, elle n'abolit pas nos différences et nos prétentions propres.

21- Non, je n'ai pas à me plaindre ni de toi ni de mon destin.
Par moments, seule la conscience de notre malheur peut nous garder au-dessus du malheur, dans un espace profond, très élevé; — un vent calme souffle là-haut, mes cheveux touchent mes épaules très doucement comme deux paumes amicales, comme deux ailes diaphanes, apaisantes, approbatrices.
Tout autour de moi s'étend la miséricorde d'une clarté sidérale hors du temps, notre propre miséricorde envers le monde entier, envers nous-mêmes aussi, naturellement. A de tels moments je n'ai plus besoin de m'envoler, me voici là, à l'altitude du rêve et de mon désir ultime, seule avec moi-même, délivrée de moi-même, séparée de mes parties distinctes, unie au monde.
Et les cordes qui me liaient aux mains, aux pieds, au cou, tranchées — elles sont des ailes à présent; je les entends flotter et effleurer doucement le ciel et la terre de leurs extrémités.

Je me souviens d'un cheval blanc, sauvage, attaché par une patte à un arbre. Comme il bondissait, comme sa crinière et sa queue écumaient! Je croyais que sa patte allait s'arracher et qu'il galoperait ainsi sur trois pattes en boitant, fier, vers l'inconnu (peut-être qu'aucune liberté ne se conquiert sans quelque sacrifice). En fait, ce fut la corde et non sa patte qui cassa; et tandis qu'éblouie je guettais l'éclair de sa fuite, il se mit à faire cinq grands pas très lents, puis s'arrêta en considérant avec gravité et accablement sa corde coupée.
Moi, ce n'est pas ça que je ressens.

22- Ou peut-être que si. Je ne sais pas. De là-haut, je vois les réverbères s'allumer l'un après l'autre. Peu à peu, je reconnais les rues tristes et condamnées, ces rues où j'ai marché moi-même et que je regrette d'avoir quittées.

WAM

Les lampes s'allument dans les maisons; les portes, les fenêtres luisent — la ville toute constellée, un ciel si terrestre.

WAM

23- Je distingue notre maison. Tiens, celle-là, c'est ma fenêtre, et voici celle de Thésée; —

Song 2: Moi, je ne suis pas à l'intérieur

Chanté: Wam afe, di oze wam, de stil lèm laytop
Wam afe, lèm laytop lil bay lil

Parlé: je ne suis pas à l'intérieur

Chanté: A so vou sed empi, sed empi,
A so mamèm
I vat ou a winget hèdin let, hèdin let.

Parlé: je ne suis pas à l'intérieur
Doz en windoz en windoz
E ska so terre
En doz en windoz, en windoz
En win e stelle siti, e stelle siti.

Parlé: je me suis libérée des entraves,
je me suis débarrassée du mortel.

Chanté: je ne suis pas à l'intérieur
je suis partie.

24- Et juste à l'instant où je sens mes poumons libérés se dilater dans une respiration plus profonde, une boule dans la gorge me paralyse — la conscience que je *retournerai*- et je me trouve déjà là, dedans, ici dedans, à ma place sous la lampe, à table, regardant derrière les verres, par-dessus vos épaules et vos yeux indifférents, par-delà la fenêtre éloignée, regardant vers la nuit transparente où je me suis échappée pour si peu de temps et d'où je suis revenue plus triste, vieillie et comme humiliée, dans un état de colère orgueilleuse, pour évaluer, vérifier mes mouvements à votre mesure — couper le pain très précautionneusement avec le grand couteau sans entailler la nappe ou le bois, sans érafler ton petit doigt ou le mien.

25- Mon Dieu, je ne supporte pas cette fiction. Je sens que chacun de mes gestes laisse sur le plafond, le plancher, le mur ou les meubles une ombre gigantesque. L'ombre se multiplie, s'étend, grandit d'une minute à l'autre, reflétant tous mes gestes secrets, intimes.

Je ne sais plus où me mettre, ainsi assiégée par mes ombres, trop visible désormais, dressée, me semble-t-il, au beau milieu du monde, trahie, exhibée, cible des esclaves, cible des chiens, du maître, de toi.

26- Le jour durant, j'attends la nuit, j'attends que mes ombres se fondent dans

l'obscurité pour que je puisse tenir moins de place, me renfermer dans mon noyau, n'être plus qu'un grain de blé dans la terre. Je n'y arrive pas. Mes ombres ne se fondent pas dans l'obscurité, au contraire, elles conquièrent la nuit entière. Alors, je me dilate, moi aussi avec elles, surprise, muette, submergée.

Et voici de nouveau que j'attends, du mieux que je peux, que le jour revienne, j'attends le chant des coqs sur les haies, le pas du rémouleur dans la rue, celui du potier, du fruitier, du poissonnier ambulants, j'attends que mes ombres se scindent une à une et que je puisse les répartir, pour ne plus être seule à seule.

30- En quoi, vraiment, sommes-nous responsables de tout cela?

Qui l'a voulu ainsi? Pas nous, en tout cas. Mon Dieu, ces nuits, ces jours : insupportables. Le matin, sitôt réveillés et plus fatigués qu'avant le sommeil, notre premier mouvement, avant même de nous laver, de boire le café, est d'étendre la main pour prendre notre masque sur la commode et nous l'appliquer, comme si nous étions coupables, sur le visage, avec de la colle.

31- Et le jour durant, tu sens la colle qui sèche, qui se détache par plaques de la peau; surtout ne pas avoir de contact direct avec la lumière, l'eau, l'air, une main, ou ta main; et par dessus tout, empêcher que le masque ne se décolle entièrement sous la contraction involontaire d'un sourire, qu'il ne tombe dans l'assiette de poulet, juste au moment où tu declares : «Je n'ai pas faim du tout» révélant dans toute sa nudité ta faim sauvage, inextinguible.

32- Ce décollement du masque, nous le ressentons toujours de l'intérieur comme un dentier d'or dans notre bouche — sans cesse nous craignons de voir tomber ce dentier qui nous empêche de rire ou de hurler, qui confine notre expression à la bienséance.

33- La nuit est tombée. Il fait tout sombre. Je ne vois pas ta figure. C'est mieux. Je ne vois pas ton masque (car toi aussi tu en portes un, que tu le nommes sainteté ou chasteté — un masque). C'est beaucoup mieux ainsi.

Je devine dans l'ombre ton aversion. O bel imbécile, souviens-toi : ceux qui ont beaucoup souffert savent que la vengeance leur appartient, même si ils reconnaissent en même temps qu'eux-mêmes et les autres n'en sont pas responsables.

Quelle nuit amère...

34- Les étoiles sont sorties. Elles piquent comme des ronces. Rien à voir avec cette miséricorde d'une clarté sidérale hors du temps - je l'ai oubliée. Celle-ci n'était peut-être qu'un masque, elle aussi, un masque bien plus large, comme un masque funéraire, changeant la brûlure du sang en une fraîcheur douteuse.

35- Ces visages qui ont tant souffert et beaucoup menti (pour éviter sans doute d'avouer leur souffrance), ceux-là, je pense, sont les visages des Saints.

Song 3 : A donno

Ha ha donno, ha ha donno,
No donno, no donno ta vou e dé
Ta vou e dé de ma a kotop
Assou de ma atcho li
Itchofam is afo alo

36- Ah, ne crois pas que je cherche à mon tour à me joindre à ces visages souffrants et que je les célèbre dans cette intention. Non, non moi, j'ai avoué. Le mensonge pieux, humble, je ne l'ai pas gardé. J'ai déchiré le masque et je l'ai jeté à tes pieds.

Song 3B: A donno (fast)
A don kabili
A don nossili

40- En fin d'après-midi, à l'approche du soir, peut-être as-tu aussi remarqué cet homme à la valise vide qui fait semblant de boiter (mais peut-être boite-t-il vraiment), qui s'arrête à chaque instant sous le poids du vide, pose sa valise, essuie sa sueur du revers de la main, puis reprend sa valise en écoutant à l'intérieur le bruit de deux billes en verre qui roulent et s'entrechoquent.

Song 4 : How how

Ce bruit résonne d'une manière si simple et si convaincante qu'il semble facile d'être mort ou de mourir. Par une porte très familière tu débouches soudain sur un balcon inconnu, au-dessus d'arbres très élevés, de toits, de cheminées, au-dessus de larges fenêtres — à leurs vitres éclairées on voit défiler les ombres de ceux qui dansent dans cette maison étrangère tandis qu'on entend de l'autre côté une musique incompatible.

Vas, vas e to, vas e to adasta

41- Alors, moi aussi, je m'approprie ma mort avec impatience; je m'éloigne, j'observe à partir d'une cabine en verre, protégée, vos gestes comiques, vos grimaces, à toi, à Thésée, aux esclaves — vous tous les timorés, les désespérés, les exaspérés — ; comiques, oui, car aucune voix, aucun son ne me parviennent excepté ces deux billes en verre dans la valise vide .

Vas, vas e to, vas e to adasta

42- Belle mort. Le silence qui observe et écoute le silence. Je m'en amuse bien pendant un moment, je vois sans être vue. Je me réjouis de ma propre absence. Je n'ai pas besoin de masque, puisque personne ne peut me voir. Je reste immobile avec l'entière liberté de bouger. Je me vois seule, morte.

Vas, vas e to, vas e to adasta

Jusqu'à ce que je me soupçonne de n'être pas morte. Je soupçonne mon subterfuge. Je sais que la mort véritable ne réproouve ni ne juge. La mort parfaite, la mort paisible, suprême, est aveugle, sourde et muette comme le blanc absolu. Je le sais.

Vas, vas e to, vas e to adasta
Vas, vas e to, vas e to adasta
No nobili, a nobili

43- Alors, avec l'épingle de ma broche, je me pique le bout de l'index gauche, je suce mon propre sang pour ne pas crier, ne pas pleurer, ne pas vouloir, ainsi

confinée, rapetissée, les yeux fermés, au sein de ce corps étouffant, saisie d'une jouissance funèbre. Et la nuit y tombe plus profond, beaucoup plus profond.

Vas, vas e to, vas e to adasta

44- La nuit s'étend comme un suicide universel, livrant les corps nus dans une immense morgue de marbre.

45- Qu'as-tu à rester ainsi, comme pétrifié, dans une attitude de désapprobation, avec peut-être un air de sarcasme et de pureté souillée?

Va-t'en à présent, va te laver la sueur et la poussière de tes chasses splendides, austères. Je n'allume pas la lampe. Va.

Oui, ce soir, comme tous les soirs, j'aimerais tant t'accompagner aux bains, te laver de mes mains — que mes mains te connaissent. Ton corps, je le sais comme un poème appris par cœur et que j'oublie continuellement.

48- Écoute les crapauds, en bas, à l'étang — ils sont devenus fous; ils doivent savoir quelque chose, eux aussi.

Peut-être l'apprendras-tu un jour à ton tour (mais quelle importance alors?) : la souffrance la plus infime que nous éprouvons nous tourmente bien plus que celle du monde entier. D'ailleurs, quelle souffrance est insignifiante?

Moi, je vais te l'apprendre — dût-on crier à l'injustice. L'injustice de l'homme envers l'homme se combat et il arrive qu'on en triomphe.

Mais l'injustice de la nature — qu'en dire? — elle est inexpugnable, arbitraire et injustifiable (et pourquoi la nommer injustice, d'ailleurs?) La seule injustice, c'est la vie elle-même. Et la mort, la seule justice définitive, même si elle tarde toujours trop.

Mais sans doute est-ce là encore une astuce, une fausse consolation, l'ultime consolation de celui qui n'en a plus besoin.

49- Va-t'en, te dis-je. Cesse de te fossiliser devant moi. Va, va dans ton bain te laver de mes paroles blasphèmes, de mes yeux blasphèmes, de mes yeux rouges, souillés.

Peut-être enlèveras-tu juste un instant, toi aussi, ton masque, ton armure de verre, ta sainteté glaciale, ta lâcheté criminelle.

Va-t'en. Je ne puis supporter davantage l'outrage de ton silence. La vengeance, je l'ai préparée. Tu verras. Dommage — tu n'auras guère le temps de t'en souvenir.

Qu'ont donc les crapauds ce soir? Des cris, des cris, des cris — que veulent-ils dire? Et à qui? Que veulent-ils cacher? Quelle ivresse? Quelle souffrance? Quelle vérité? Une si belle, si incorruptible nuit — incorruptible, incorruptible, incorruptible — une si belle nuit.

Yannis Ritsos - Athènes, Karlovassi, Athènes, avril 1974 -juillet 1975.